

Instinct de survie

Corrosif. Film à l'humour noir qui aborde le sujet du suicide, *Kill me please* donne une idée de ce que pourrait être une société hyperhygiéniste.

Par Ingrid Thobois.

Suite à son premier film, Olias Barco songea à se suicider. « Fais plutôt un autre film ! », lui a-t-on conseillé. Déboulé des commissions d'aide à l'écriture en France, le réalisateur frappe à la porte de

la Belgique. On lui ouvre. Et c'est là qu'il accouche de *Kill me please*, comédie noirâtre ou tragédie burlesque, film décapant qui parle de l'écharde dans le pied de nos sociétés occidentales: la mort, et plus encore le suicide. Moins on le voit, mieux on se porte. Hormis quelques génies à qui l'on passe cette grossièreté bouchère, voilà un désordre social tout à fait inadmissible. Prenons exemple sur les animaux, bon sang! Dans *Kill me please*, le Dr Kruger, psychiatre, fait figure de visionnaire: un jour, le droit au suicide sera inscrit dans la Constitution. Alors, les gens comprendront et sa démarche et sa clinique. Son ambition? Donner la possibilité à ceux qui le souhaitent d'écourter leur vie dans la dignité, dans la propreté. Adieu la barbarie! Place au suicide médicalement assisté. Un film d'anticipation, en somme: la clinique du Dr Kruger ou la matérialisation du fantasme hygiéniste poussé à son paroxysme. L'idéal serait évidemment de ne pas mourir; à défaut, agissons net et précis.

MANOIR. *Kill me please*, tourné en noir et blanc, caméra mobile et cadrages serrés au plus proche des personnages, raconte l'histoire d'une dizaine de personnes triées sur le volet par le Dr Kruger (qui croule sous les candidatures) pour bénéficier de ses «soins». Elles passeront un temps variable dans son manoir au fond des bois, nourries, logées,

draguant à la cafétéria, râlant sur le service (comment ça, pas de petit-déjeuner continental?). Une atmosphère de voyage organisé, en attendant le grand jour. C'est que le directeur n'est pas forcément l'escroc que soupçonne la femme de la brigade judiciaire arrivée dans la clinique pour mener une enquête. D'ailleurs, il recule au maximum le moment où il apportera au client sa potion létale, et il nourrit l'espoir qu'un jour l'un d'eux change d'avis, décide de rejoindre l'autre rive, redécouvrant au bord de la mort la préciosité de la vie. Mais si vraiment la détermination du client ne faiblit pas, alors le médecin apporte lui-même le verre d'eau et la solution, précise qu'après une seule gorgée il n'est plus de retour possible, et exauce le dernier souhait du futur suicidé: faire l'amour avec une très jeune étudiante, rejouer dans les bois la guerre du Vietnam, chanter la Marseillaise devant les villageois des environs... Ah non, ça, ça va être difficile! C'est que la clinique n'a pas beaucoup de contacts avec les habitants alentour. A dire vrai, la communauté est outrée par la clinique: une honte, un tabou. Et elle prendra un jour sa revanche sur le Dr Kruger et les siens.

Les vœux des futurs suicidés sont exaucés : faire l'amour, jouer à la guerre, chanter la Marseillaise...

Dans la clinique (connaissez-vous le coût sociétal du suicide? 850 000 dollars de manque à gagner par suicidé, 1 million de suicidé par an... faites le calcul), on vit donc en autarcie au milieu de la forêt, dans un huis clos aussi anxiogène que délirant où chacun a payé pour crever, et entend bien rentrer dans ses frais.

CHEVROTINE. Mais lorsque la violence de la communauté se déchaîne et ouvre le feu à bout portant sur les clients, le personnel et le Dr Kruger lui-même, l'instinct de survie reprend le dessus, pour le meilleur et pour le pire:

de la cantatrice qui a perdu sa voix à André qui a perdu sa femme au poker en passant par Virgile qui veut mourir depuis tout petit, on se cache, on se raconte, on s'étrangle, on se violerait bien aussi... mais trop tard, la demoiselle

pulmonaire qui avait voulu mourir a radicalement changé d'avis, doit prestre sur la gâchette et la chevrotine est partie, dispersant la cervelle du monsieur.

Corrosif à souhait, *Kill me please*, par les producteurs de *C'est arrivé près de chez vous*, repousse les limites du supportable et nous rend au grand jour un peu moulus, mais avec la certitude heureuse d'être vivant. ■



Kill me please

Olias Barco, 1h35, en salle.